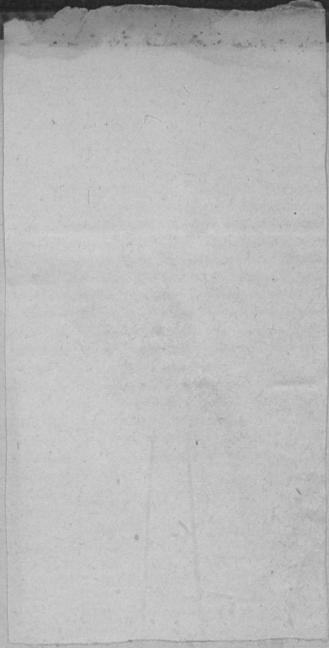


LS



3980



BIBL.
SOC. ORIENT.
GERM.



ÉTUDE COMPARATIVE
SUR LE
PANTHÉISME ÉGYPTIEN ET INDIEN

Par C. SCHÛBEL.



IENT ne vaut que d'aller aux sources, pour y puiser, sur tel point qui intéresse la critique, des renseignements authentiques et complets. Ainsi, on savait depuis longtemps, principalement par ce que nous disent des transformations d'Osiris et de l'âme qui s'identifie avec lui, les chapitres 17, 76-88 du *Rituel Funéraire*, que la religion des anciens Égyptiens était le panthéisme. Mais lequel? On ne savait au juste, et chacun en parlait comme il voulait. Cet arbitraire faisait grandement désirer qu'on décou-

REV. OR.-AM. — nouv.-sér. — II. — (1878).

19

Paris

1878

93



vrît enfin un document officiel capital qui mît fin à nos incertitudes, en nous donnant, sur le caractère précis du panthéisme des riverains du Nil, le supplément d'instruction qui nous manquait. Ce vœu se trouve accompli par la publication du voyage que l'éminent égyptologue H. Brugsch a fait au grand oasis El-Khargeh, dans le désert de Libye (1), où il a pu explorer le temple de *Hib*, dédié à Amon-Ra, Zeus-Hélios.

Ce temple très-considérable, puisqu'il mesure 44 mètres en long sur 19 de large, date au-delà de quatre siècles avant notre ère. Fondé par le premier Darius, vers la fin du V^e siècle, il fut achevé par Darius II (*Enthariush*), en 424, soixante-deux ans après sa fondation. Les inscriptions sont muettes sur l'intérêt qu'ont pu prendre à cette bâtisse les rois perses qu'on trouve placés entre lesdits Darius, à savoir Xerxès I^{er}, Artaxerce I^{er}, Xerxès II et d'autres encore.

L'édifice sacré est divisé en quatre salles d'inégale grandeur et recèle deux longues inscriptions hiéroglyphiques, tracées dans la salle du milieu, l'une sur la paroi à gauche en entrant,

(1) Le titre de l'ouvrage est : *Reise nach der grossen Oase El Kargeh in der Libyschen Wüste*, etc., par H. Brugsch-Bey; Leipzig, 1878, gr. in-8.

l'autre sur celle d'en face à droite. M. Brugsch nous en donne la copie, accompagnée comme on peut s'y attendre de sa grande habileté dans la lecture des hiéroglyphes, d'une traduction aussi fidèle que poétique.

Mon intention n'est pas de rendre ici, d'un bout à l'autre, ces chants de louange en l'honneur de Ra ; ils sont trop étendus pour cela ; le premier ne contient pas moins de 46 strophes, et le second 41. J'y choisis seulement les passages qui décident la question que je viens de soulever, en mettant dans tout son jour le fait que le panthéisme des anciens Égyptiens était un panthéisme *physico-théocratique*. Il se distingue ainsi, par une nuance très-marquée, par un caractère fortement jéhoviste, si on veut me passer cette expression, de tous les autres panthéismes connus jusqu'ici.

Mais voici mes citations.

CHANT I^{er}.

« Celui qui existe comme Ra, l'Être en lui-même, dont les os sont comme l'argent, la peau comme l'or, la chevelure comme le saphir, les cornes comme l'émeraude, — voilà le dieu bon, en repos permanent dans son corps et s'engendrant sans sortir du sein maternel. Les choses sont ses manifestations.

Quand il éclaire le monde; les troupes des

dieux célèbrent sa face. Ils l'exaltent; ils adorent le créateur de ses enfants..... Ils accueillent sa royale majesté comme leur seigneur qui se manifeste dans tout ce qui existe..... Ce qui est permanent en tout est Amon.

Ce dieu souverain était dès l'origine. Le monde devint suivant qu'il le jugea bon. Il est Ptah, le plus grand des dieux.

Il devient vieillard et se rajeunit en enfant dans le cours circulaire du temps éternel.

Caché à la vue la plus pénétrante, son corps parcourt les bois, comme un souffle d'air.

Le ciel repose sur sa tête, et les flots (1) cachent le mystère de son être.

Il se montre comme roi sous la forme de l'épervier.

Quand il arrive dans le monde, qui est caché au fond de l'abîme, les huit dieux primordiaux (2) lui disent l'hymne que voici :

Il est assis dans le disque du Soleil, le divin Amon, qui se voile dans sa propre pupille et dont l'esprit sort en rayons lumineux de ses yeux.

(1) Les inondations du Nil.

(2) Les huit dieux nommés, par un terme collectif, *Xomun*, dont l'arabe a fait *Aschmun* اشمون, étaient les quatre couples d'éléments cosmiques : *kek* « l'espace », *heh* « le temps », *nun* « la matière », et *nen* (ou *kereh*) « l'énergie créatrice, le mouvement ». Voyez d'ailleurs Brugsch, *Reise*, 33 sqq

Les formes du souverain insondable sont de grandes merveilles.

Quand il les regarde, les choses apparaissent dans l'éclat des couleurs.

Tous les êtres t'adorent.... ceux que renferme la tombe te célèbrent. Ton disque les atteint, les maudits se lèvent dans l'enfer.

Aucun dieu ne s'engendre comme toi, et aucun symbole ne ressemble à ton être.

Tu es le roi. A toi est la domination, ô Seigneur du ciel.

Tu parus dans l'humide, caché dans l'œuf (1)...

Tu pris place sur la génisse, et, saisissant ses cornes, tu nageas sur l'immense flot de la sainte *mehur* (2).

Aucune végétation n'existait. Elle commença quand il s'unit à la terre, et que les eaux s'élevèrent à la montagne.

Ton image, comme Dieu de la virilité en principe, est le bélier.... Ce que tu as répandu devint le dieu de Schou (3); ce que tu as expectoré, la déesse Tafnut. C'est ainsi que tu fis les

(1) Cet œuf, c'est spécialement la déesse Higit qui le produit éternellement, et Khnoum qui le façonne de même; car le monde meurt chaque jour, et chaque jour il renaît.

(2) Ἰλως, la matière primordiale; Μωτ, chez Sanchoiathon (voy. Brugsch, *l. l.*, p. 42; cf. p. 36).

(3) L'air.

dieux, à l'origine de la création, au nombre de neuf.

Tu es le lion des lions..... Ton bélier saint demeure à Tattu (Mendes). Là est le membre du Seigneur des dieux, et le taureau de sa mère jouit de la génisse.

A toi s'unit, pour renouveler le flot, ta mère Neit.

Entouré du voile, ton corps séjourne dans la salle (Temple) du sud, dans la salle du nord.

Pour toi les deux mondes sont unis (1).

Tu es l'eau de la pleine mer [2].

Ta double image trône à Ménès.....

Ton trône est élevé sur la terre de Memphis.

La voûte du ciel est ta forme dès l'origine, depuis que tu t'es manifesté comme Amon-Ra et comme Ptah (3).....

Ton image séjourne, sous la double forme du divin Xim (4), dans ta ville de Thèbes.....

Tu es Ra, le maître souverain des hommes de tout temps, et tu fus, dès l'origine, le scarabée volant.

Tu es Ptah. Les eaux du Nil et le sol de la

(1) C'est-à-dire, la Haute et la Basse-Égypte. Religieusement, au moins, l'horizon des Égyptiens ne s'est jamais étendu au-delà.

(2) Le Nil grossi par l'inondation.

(3) Le Vulcain égyptien.

(4) Pan ithyphallique (Brugsch, *Reise*, p. 47).

terre montrent tes formes, ô le plus ancien, le plus grand parmi les dieux !

Tu es le flot dans sa plénitude. Quand il a pénétré l'humus des champs, tu le renouvelles de ta source.

Tu es le ciel, tu es la terre, tu es la profondeur, tu es l'eau, tu es l'air et tout ce qu'ils contiennent.....

Rends heureux ton fils, qui est assis sur ton trône (1)..... Qu'il vive éternellement, lui qui rend hommage, comme prêtre, aux quatre couples des dieux primordiaux d'Amon-Ra, qui possède la force !.....

CHANT II.

Bien variés sont ses noms (2), tous mystérieux, qui embrassent ses formes.

Éternellement il vit dans son nom de soleil diurne.

..... Les hommes aiment en son nom..... il forme les cœurs.....

Il est le corps de l'homme vivant..... Rien ne

(1) Ce fils de Ra est ici le pharaon Darius II. Le titre de Pharaon même ne signifierait pas, d'après Lepsius et Rougé, fils de Ra, mais « le grand prince » (*Denkmæler*, t. III, p. 146), *pa ur aa*, ou « grande maison », *per aa* (*Journ. Asiatique*, avr. 1870, p. 177).

(2) D'Amon-Ra.

vit sans lui,... sans le nom du dieu Osiris, le dispensateur de la lumière.

Il est Horus, le dieu vivant, qui est sorti des eaux primordiales.....

Il est le dieu qui existe comme devenir.....

Image d'Amon, image d'Atum (1), image de Xepa, image de Ra, il n'est toujours que l'Unique qui se fait lui-même de mille manières.

Il est le grand architecte qui existe dès l'origine et modèle, autre lui-même, sa propre figure dans toutes les formes, suivant sa convenance.....

Les dieux se contemplent dans leurs formes en sa lumière.....

Sa loi est son énergie créatrice. Permanent, il dure et ne passe jamais.....

Aucun autre ne lui est semblable.....

Il est la vie. C'est en lui seul que tout vit éternellement ».

Tel est le témoignage des inscriptions du temple de Hib relativement au caractère panthéiste de la religion des anciens Égyptiens, et je crois qu'il est précis et irréfutable. Le dieu d'Égypte était bien ce magicien que l'antiquité gréco-latine connut, qu'Homère nomme « l'immortel Protée égyptien », *ἀθανάτος Πρωτεύς Αἰγυπτίος* (2), et dont

(1) Le vieux des jours (?).

(2) *Odyssée IV*, v. 385.

Virgile décrit les transformations perpétuelles (1). Les Hymnes Orphiques sont encore plus explicites, mais sont-elles authentiques? Je l'ignore; toutefois la critique peut accepter leur témoignage quand ils nous présentent Pan comme la divinité panthée (2). Or, Hérodote, qui connaissait la religion égyptienne, ne trouvait pas d'autre nom que celui de Pan, quand il voulut faire comprendre à ses compatriotes le caractère du plus ancien dieu d'Égypte (3). Mais nos inscriptions et d'autres, comme le papyrus Anastasi nous disent que ce dieu était sans nom et sans forme, qu'il est le taureau de sa mère, ce qui évidemment doit s'entendre en ce sens, qu'il est l'énergie qui vivifie la matière primordiale, la substance universelle et primigène. Ajoutons que, pour les

(1) V. Virgillii *Georgicon IV*, v. 387 sqq — *Cæruleus Proteus*. L'épithète est remarquable en ce qu'il nous dit que le poète savait, d'accord avec les chants précités, que Pantée a paru d'abord dans l'humide, qu'il est sorti des eaux primordiales.

(2) V. *Hymne X*: « J'invoque Pan, substance universelle du monde, etc. ». Pour les Romains, Pan s'identifiait avec le dieu Silvain, au moins dans les derniers temps, car s'il faut en juger par un *ex-voto* qu'on trouve chez Gruter (*Inscrip. Antiq.*, t. I, n° 4, édit. 1707), les Romains auraient connu un dieu Panthée spécial. *Divo Panteo*, dit l'Inscription.

(3) Παρ' Αιγυπτίοισι δε Παν μὲν ἀρχαιοτάτος, etc. (Hérodote *Historiarum* I. II, c. 145).

Égyptiens, cette substance était la mer, c'est-à-dire le Nil (1) et que de là ce vers :

Ὠκεανὸν τε θεῶν γενέσιν καὶ μετὰ Τηθῦν.

Nous pourrions produire, à l'effet de mettre hors de doute la qualité panthéiste foncière de la religion des anciens Égyptiens, un certain nombre d'autres preuves, parmi lesquelles celle de la transmigration serait peut-être la plus décisive. En effet, les transformations successives de la créature pour s'unir finalement avec le dieu, dont elle est une émanation, au point qu'elle lui devient identique, nous paraît une démonstration sans réplique. Cette sortie de la divinité et ce retour dans son sein sont deux voix parallèles qui s'appellent et se complètent réciproquement avec la nécessité d'une mécanique.

Et c'est le mot. Le panthéisme *physique*, quelque caractère qu'on y surajoute, qu'on le fasse jehoviste, élohiste ou politique, est une mécanique, *yantram*, et n'est pas autre chose. Les Indiens l'ont vu, et ils ont eu le courage de le dire. Leur croyance panthéistique était d'ailleurs fondée, comme chez les Égyptiens, dans les origines mêmes de la race. L'expression seule en diffère. Le panthéisme indien n'est pas autocratique ou

(1) « Ægyptii enim Nilum suum pro Oceano censent, ad quem etiam dii essent sorti », dit Diodore (I, 12) après avoir cité le vers susdit.

jéhoviste; il est d'abord, dans sa forme védique, cosmogonique ou élohiste, pour revêtir ensuite, dans le credo brâhmanique, un caractère mystico-politique.

Dans le védisme, c'est Aditi qui correspond au panthée innommé de nos hymnes du temple de Hib. Aditi est ce qui est né et ce qui naîtra : *jâtan aditir janitvam* (1); elle est le père et la mère : *pitâ matâ* (2), la terre et le ciel : *prithivî dyauh* (3); elle est tous les dieux et tous les hommes : *viçve devâ aditih panca janâh* (4). Comme Ra émane du Panthée innommé, Varuna procède d'Aditi, la nature primordiale et sans forme. Il est le premier non-né, *ajo*, des démiurges qui a un corps personnel, son corps à lui, *svân tanuvam varuno*. Ce corps, c'est l'espace, la voûte céleste qui renferme tout et le soleil qui donne la vie (5). C'est pourquoi Varuna est le roi souverain, *samrâjâ*, le roi des dieux et des hommes, de tout ce qui existe : sa domination est iné-

(1) *Rig-Veda*, I, 90, 10.

(2) *Ib.*, V, 43, 2.

(3) *Ib.*, III, 54.

(4) *Ib.*, I, 89, 10. « Les cinq races » ou « tribus », c'est-à-dire tous les Aryas.

(5) *Ib.*, VII, 87, 5; VIII, 41, 7 et al. *Taittiriya-Samh.* I, 8, 10, 2.

branlable : *anuttam asmai kshatram viçvâyu* (1).

Malgré cette assurance, Varuna dut cependant céder la place à un autre aditya ou démiurge *âdikartri*, à Indra, l'unique, *ekah*, dont les sages prononcent le nom de beaucoup de manières, *ekan sadviprâ bahudhâ vadanti* (2), et auquel ils attribuent toutes les formes, *viçva rūpah* (3), suivant qu'il manifeste telles ou telles de ses énergies. On voit que le panthéisme ne perd rien au changement qui est plus apparent que réel. Au surplus, le texte constate qu'Indra s'appelle aussi Varuna, de même qu'on l'entend désigner par les noms d'Agni, Mitra, Yâma, Vâyu, etc. En effet, il est tous les dieux ; tous les dieux sont en Indra : *devâ bhavatha viçva indre* (4). Comme le Panthée égyptien, Indra est l'épervier. « Me voici épervier », *adha çyenah* (5), lui fait dire un hymne, après avoir déclaré qu'il a été l'ancêtre du genre humain, Manu (6).

Le panthéisme cosmogonique ou élohiste des croyances védiques est, à ce qu'il me semble, suffisamment démontré par les citations que nous venons de produire, et nous pouvons passer au brâhmanisme.

(1) *Rig-Veda*, II, 27, 10; V, 85, 3; VII, 34, 11, et alibi.

(2) *Ib.*, I, 164, 46.

(3) *Ib.*, III, 38, 4.

(4) *Ib.*, III, 54, 17.

(5) *Ib.*, IV, 27, 1.

(6) *Ahan manur abhavan* (*Ib.*, IV, 26, 1).

Le panthéisme brâhmanique tout aussi physique au fond que celui du védisme, s'en distingue cependant, de même que du panthéisme égyptien, par une teinte mystique qui, parce que le mysticisme exerce toujours une grande puissance sur les masses, a fait de lui un instrument politique *sui generis*, l'instrument du régime des castes. Mais citons des textes, et d'abord des textes officiels, canoniques, ceux du Mânava dharmaçâstra.

« Le monde était ténèbres, dépourvu de tout attribut distinctif (et) comme entièrement (plongé dans le) sommeil : *âsîd idan tamo, alakshanam, prasuptam iva sarvatah* (1). Alors le seigneur existant par lui-même, *svayambhûr bhagavân*, la vie de tout être, *sarvabhûtam ayo*, parut et la lumière fut, *prâdurâsît, tamonudah* (2). S'étant proposé de produire de sa substance les diverses créatures, *çarîrât svât sisrikshur vividhâh prajâh*, il produisit en premier lieu les eaux dans lesquelles il déposa (sa) semence, *apa eva sasarijâdau tâsu vijam avâsrijet* (3). Cela devint un œuf (4),

(1) *Mânava dharmaçâstra*, I, 5.

(2) *Ibid.*, 6. Litt. *tamonuda* veut dire « dispersant les ténèbres ».

(3) *Ibid.*, 8.

(4) La conception de l'œuf cosmogonique prend place déjà dans les anciennes upanishats. Ainsi on lit dans le *Chândogya*, III, 19, 1 : au commencement cet (univers) était le non-être ; il devint l'être ; il se développa et forma un œuf : *tat sama bhavat tad ândam*.

tad andam abhavad, semblable en éclat au soleil *sahasrânçu-samaprabhan*, dans lequel lui-même (sc. *svayambhûh*) naquit Brahmâ, l'ancêtre de tous les êtres, *tasmin jajne svayan brahmâ, sarvaloka-pitâmahah* (1).

La Genèse continue suivant l'impulsion reçue, et il est inutile d'en reproduire le récit. Il suffit au but que nous avons en vue d'en avoir constaté le caractère foncièrement panthéiste, et de remarquer que le panthéisme brâhmanique ressemble encore en ceci au panthéisme égyptien qu'il est dualiste. Différente de Ra existe la matière primordiale, *mehur*, et différent de Svayambhû existe *tamas*, le *tad* obscur et inerte. Le panthéisme védique ne connaît pas ce dédoublement originel; il pose comme unique principe *aditi*, la nature, produisant spontanément dans son sein les adityas ou démiurges. Cependant en fait, le dualisme précité disparaît : Ra est tout et devient tout, de même que Brahmâ est toute la nature : *brahmaivedanviçvam* (2); il tisse en lui l'univers comme l'araignée tire d'elle sa toile : *yathornanâbhih srijate grihate ca yathâ prithavyâm aushadhayah sambhavanti* (3), etc.

C'est surtout l'upanishat Bhagavad-Gîtâ qui

(1) *Manavadharma-çâstra*, 9.

(2) *Mundaka upanishat*, II, 2, *in fine*.

(3) *Ibid.*, I, 1, 10, sq.

est expansive sur le panthéisme brahmanique. Si elle n'est pas au nombre des sùtras canoniques, elle est cependant des plus appréciés. C'est Panthée lui-même, sous la forme de l'aimable Krishna qui s'y acquitte du devoir d'enseigner la doctrine, et c'est alors que la teinte mystique qu'elle a déjà dans Manu, prend, par l'apparition du dieu, une couleur pour ainsi dire dramatique. Il déclare avoir établi cet univers lui, le premier ouvrier, avec une minime portion, *ekânçena*, de lui-même et d'être cependant entier (1); c'est par lui que tout a été étendu, *tatam* (2). « Je suis, dit-il, l'origine de tout, tout procède de moi : *ahan sarvasya prabhavo, mattah sarvan pravartate* (3); je suis le commencement, le milieu et aussi la fin des êtres (4). Regarde mes centaines et mes milliers de formes diverses (5) : *paçya me rūpani çataço 'tha sahasraçah* (6); regarde en moi les Adityas, les Vasus, les Rudras, les deux Açvins et les Maruts...; regarde, réuni dans mon corps, *mama dehe*, tout

(1) *Baghavat-Gîtâ*, X, 42.

(2) *Ib.*, XVIII, 46.

(3) *Ib.*, X, 8.

(4) *Aham âdiç, ca madhyan ca bhûtânâm anta eva ca.* (*Ib.*, 20).

(5) Parmi ces formes énumérées avec un grand luxe de détails, se trouve aussi le temps, *kâlo*, qui détruit tout (XI, 32), et la mort, *mrityuh* (X, 34).

(6) *Ib.*, XI, 5.

l'univers, mobile et immobile : regarde mon union souveraine, *paçya me yogam aiçya-ram* (1).

Et alors le dieu se montre; il parut, dit le texte, sous sa suprême forme : *paraman rūpam*. Il avait plusieurs bouches et yeux, plusieurs apparitions merveilleuses, plusieurs ornements célestes et il brandissait de nombreuses armes divines... La splendeur de son être était semblable à celle de mille soleils qui s'élevaient tout-à-coup dans le ciel. On vit alors dans le corps du dieu des dieux, *devadevasya çarîre*, tout l'univers dans son unité et divisé en ses différentes parties (2).

Cette vision concrète du Panthée provoque de la part de l'interlocuteur du dieu une confession panthéiste explicite, dont voici les passages les plus saillants : « Je vois, ô Dieu, tous les dieux dans ton corps ainsi que les diverses espèces de créatures. Je te vois plusieurs bras, ventres, yeux; (c'est) une forme infinie de tous côtés. Je ne vois, ô seigneur universel, ô forme universelle, *viçvarûpa*, ni (ta) fin, ni (ton) milieu, ni davantage ton commencement... Tu es le suprême récipient de cet univers : *tvam asya viçvasya paran nidhānam*, ayant pour yeux le soleil et la lune, avec une bouche comme un feu inflam-

(1) *Bhag.-Gīt.*, 7, 8.

(2) *Tatraikāsthānam jagat kritsnan pravibaktam anekadhā, apaçyad devadevasya çarîre tadā* (*Ib.*, 13).

mé... Aie pitié (de moi), ô seigneur des dieux, ô habitation de l'univers! *paśida deveça jaganni vāsa*. Comme les eaux rapides des fleuves courent se précipiter dans l'océan, ainsi les hommes entrent dans tes bouches flamboyantes. Adoration à toi! *namo'stu te*. Tu es l'être (et) le non-être, *sad asat*. C'est par toi, ô forme infinie, que l'univers (a été) étendu : *tvayā tatan viçvam ananta rūpa*. Adoration à toi, ô universel, *sarva*, devant et derrière! Adoration à toi de tous côtés! Tu es tout! *asi sarvah*. (1) ».

Voilà donc le caractère physico-mystique du panthéisme brâhmanique suffisamment établi; reste à savoir quel était son but. La religion en elle-même peut n'avoir d'autre but qu'un but purement moral, mais quand le mysticisme s'en mêle, ce but ne suffit plus. Le mysticisme a toujours en vue un intérêt très-positif, un intérêt matériel. Le plus souvent il ne couvre que des tendances sensuelles et grossièrement matérialistes. Dans l'espèce, il vise autre chose; il vise une forme sociale, il est politique, et son coup de maître consiste à donner comme article de foi, que du corps de Brahmâ est émanée une humanité parquée en quatre castes héréditaires et irréductibles. Le panthéisme égyptien tout théocratique fait du roi seul le fils de Ra et son ami,

(1) *Bhag.-G.*, XI, 15-18, 25, 28, 31, 37, 38, 40.

mi-amun-(ra); le prêtre, même le grand-prêtre, et, à plus forte raison, l'homme du peuple, fut-il général en chef, ne sont pas notés d'extraction divine directe; ils sont la chose du pharaon, le dieu visible, et leur soumission à ses ordres est aveugle. Le panthéisme brâhmanique ne pouvait songer à établir une loi sociale aussi franchement despotique; il lui fallait compter avec les instincts de liberté et d'indépendance d'un peuple aryen; il attribua donc une extraction divine directe à tout le monde; seulement, sûr du sentiment mystique de l'Indien sur la personnalité concrète de la divinité, il lui était loisible de graduer cette extraction, et de faire sortir le prêtre de la bouche de Brahmâ, le guerrier de son bras, le bourgeois de sa cuisse et l'ouvrier de son pied. D'ailleurs le Çûdra même est respectable quand il se conduit d'une manière digne, et tous les individus, n'importe de quelle caste, sont égaux devant la loi de la transmigration ou des renaissances. Fût-on brâhmane, si on néglige son devoir, on renaît après sa mort sous la forme d'un démon qui mange ce qui a été vomé, et le sort du Çûdra, dans le même cas, n'est certes pas plus effroyable il renaît *cailâçaka*, *an eater of lice* (1). Il en est ainsi encore pour la délivrance de toute transmigration, *moksha*; de quelque caste qu'on soit,

(1) V. *Mânav*, XII, 71 sq.

on arrive, par une vie intègre, au bonheur éternel, *naiḥṛeyasam*, dans l'absorption entière et complète en celui dont on est émané, Brâhman (1), l'âme universelle (2). C'est là le nirvâna (3), *extinctio in summo numine*, le *vanitas vanitatum* de l'Écriture brâhmanique.

Cette justice d'outre-tombe était du reste impérieusement commandée au panthéisme politique des brâhmanes. Pour faire accepter comme un dogme immuable ses partialités sociales, il fallait qu'il les montrât passagères, en proclamant que la divinité était, en fin de compte, la gardienne de la loi éternelle, *çâçvatadharmagoptâ* (4), devant laquelle il n'y a pas d'acceptions des personnes (5), mais qui, pour nous servir d'une expression imagée, tient pour égaux la motte de terre, le caillou et l'or (6). Rien n'est d'ailleurs plus logique, car le panthéisme physique, s'il signifie quelque chose, signifie l'identique, *saman*, ou, pour employer une formule célèbre : l'identité de

(1) *Bhag.-Gîtâ*, VI, 40, 45.; *Mâna.*, XII, 20, 40, 125.

(2) « L'univers repose dans l'âme suprême » (*Mân.*, XII, 119) : *sarvam âtmany avasthitan*. C'est l'âme universelle qui produit les actes accomplis par les êtres : *âtmâ hi janayaty eshân karmayogan çirinan*, Ibid.

(3) *Bhag.-Gîtâ*, II, 72; V, 24.

(4) *Ibid.*, XI, 18.

(5) *Mânava.*, XII, 91.

(6) *Samaloshâtçmakâncanah* (*Bh.-G.*, VI, 8; cf. V, 18).

l'identique et du non-identique, l'égalité absolue de tout.

Reconnaissons qu'il y a dans cette conception un charme qui fascine l'esprit. Comment s'en défendre au surplus, quand l'Écriture même proclame que Dieu a fait tout, *παντα*; que, non-seulement, il a fabriqué (ou formé) la lumière et créé les ténèbres, mais qu'il a fait aussi le bien (la paix) et créé le mal : *ὁ ποιων ειρηνην, και κτιζων κακα* (1)? que nous sommes tels en ce monde que Dieu est lui-même : *ὅτι καθως εκεινος εστιν και ἡμεις εσμεν εν τω κοσμω τουτω* (2)? L'impression que font sur l'homme, qui n'est pas en garde contre eux, les phénomènes tant moraux que physiques, est immense; elle est irrésistible, plus l'esprit est près de la nature; en cet état, il s'y abandonne comme le somnambule à son instinct. Incapable d'analyser ce qu'il éprouve, il lui semble par moment qu'entre sa personne et la nature extérieure il n'y a rien qui l'empêche de s'identifier avec elle. « Je ne sais, dit un chantre védique, ce que je suis précisément (ou): si je suis ce (monde même). Troublé, je vais comme emprisonné dans ma pensée: *na vijânâmi yad iva idam asmi ninyah sannanddhi manasâ ca-*

(1) Esaias, XLV, 7. Les traductions grecque et latine orthodoxes sont fautives; le texte porte : *בורא קוץ*, je crée le mal (et non « les maux »).

(2) *Epistola Joannis prima*, IV, 17.

râmi (1). Et ailleurs, il s'écrie : « Soyons à la nature ! » *aditaye syâma* ; (2) tout s'y fait, enseigne Krishna « par la conjonction intime de la matière et de l'esprit : *kshetra kshetrajna san-yogât* (3).

C'était aussi le sentiment de Goethe, le miroir le plus fidèle que la nature ait jamais trouvé dans l'esprit humain. Aussi nul n'a su rendre avec un accent plus simple et plus pénétrant les impressions que nous recevons tous, à divers degrés, de la mère commune des êtres, et, particulièrement dans le Pêcheur, il a su peindre d'une manière inimitable la situation que fait la nature panthée à l'homme naïf et confiant qui vient à peine de sortir de ses mains et ne rêve qu'à y rentrer, au premier appel que la magicienne lui adressera. Je ne puis résister à l'envie de transcrire ici ce petit chef-d'œuvre, bien que, dans la traduction, l'incroyable charme de sa forme soit entièrement perdu :

« L'eau déferlait, l'eau montait ; un pêcheur

(1) *Rig-Veda*, I, 164, 37. On pourra trouver aussi un autre sens, comme si souvent ailleurs. Les commentateurs indiens ne sont, en général, d'aucune utilité. Ils ont systématiquement perdu l'intelligence des textes védiques. — V. à ce sujet un excellent article de M. R. Pischel, dans *Goettingische gelehrte Anzeigen*, n. 6, 1879; p. 163.

(2) *R.-V.*, I, 24, 15.

(3) *Bhag.-G.*, XIII, 26

était assis au bord (et) suivait des yeux, avec un cœur calme et paisible, les mouvements de sa ligne. Et comme il est assis et comme il guette, le flot s'ouvre, et de l'onde émue émerge frémissante une femme humide.

Elle lui chanta, elle lui parla : Pourquoi attires-tu, avec le savoir-faire et la ruse de l'homme, ma couvée là-haut, dans la fournaise mortelle? Ah! si tu savais comme le petit poisson est content au fond (de l'eau), tu descendrais tel que tu es, et jouirais d'un bien-être inconnu.

Le soleil aimé, la lune, ne se récréent-ils pas dans la mer? Leur face, respirant l'onde, ne se reflète-t-elle pas doublement belle? Le ciel profond, l'azur clarifié dans l'humide, ne t'attire-t-il pas? N'es-tu pas attiré par ta propre image dans la rosée éternelle?

L'eau déferlait, l'eau montait, elle mouillait son pied nu; son cœur se gonflait d'un indicible désir, comme au salut de la bien-aimée. Elle lui parla, elle lui chanta..... Alors c'en était fait de lui : un peu elle l'entraîna, un peu il se laissa aller, et jamais on ne le revit ».

Tel est le chant de Goethe, le panthéiste, et si je ne me trompe, il ne saurait y en avoir une plus poétique amplification du souhait védique précité : « Soyons à la nature! » Si vous voulez qu'on lise « Aditi » soit; le panthéisme n'y perdra rien, car cette Aditi est ce qui est né et ce qui naîtra : *jâtan aditir janitvam*, et Spinoza y

aurait vu, s'il l'avait connue, son Dieu qui est l'ensemble de toutes choses, sans causalité téléologique mystique, la Nature concrète et contingente de toute éternité. On est sauvé par le travail, dit un Upanishat; par l'amour, *kâmât*, dit un Purâna. L'un vaut l'autre; ce sont deux formes équivalentes de la seule finalité que la nature avoue et la raison avec elle. Celui qui la connaît, connaît la fin des choses, et il possède toute sagesse. *Laboremus*.



Le Platonisme s'explique en latin.
autre vu, s'il l'avait connue, son Dieu qui est
l'ensemble de toutes choses, sans cause, l'objet
logique mystique, la Nature concrète et contin-
gente de toutes choses. On est saisi par le tra-
vail, dit un Upanishat; par l'amour, kāma, dit
un Upanishat. L'un veut l'autre; ce sont deux
formes équivalentes de la seule finalité que la
nature a vue et la raison avec elle. Celui qui la
connaît, connaît la fin des choses, et il possède
toute sagesse, Labotum.





0 Flb 70

3/1

ULB Halle
001 171 062



